

L'APPÉTIT DE VIEILLIR ?

Exposé donné pour la clôture du Forum départemental des personnes âgées le 13 octobre 1987 à Chadrac.

Selon le mot de Montaigne, en écrivant le **De senectute**, Cicéron aurait presque réussi à nous donner "l'appétit de vieillir". Plusieurs siècles plus tôt, dans le premier livre de **La République**, Platon au cours d'un dialogue entre Socrate et le riche vieillard Céphale nous présentait les bienfaits de la vieillesse. Ce genre littéraire semble encore de mise, puisque, il y a seulement quelques mois, un jeune philosophe et journaliste, Christian Combaz, publiait un **Eloge de l'âge dans un monde jeune et bronzé**. Aussi vous pourriez croire que ce soir je suis chargé de vous donner "l'appétit de vieillir" et que les organisateurs de ce Forum ont voulu apporter une antithèse à vos travaux précédents : après l'examen des difficultés et des handicaps auxquels vous vous efforcez de remédier le mieux possible, il serait sans doute bon que quelqu'un fasse l'éloge de la vieillesse.

Pourtant je ne chercherai pas à vous donner l'envie de vieillir. Je n'ai pas non plus d'ailleurs l'intention de vous encourager dans le refus de vieillir. Je voudrais très simplement vous proposer quelques bonnes raisons de bien vieillir.

Au cours de ce bref exposé vous allez sentir émerger quelques-unes de mes convictions personnelles. Je n'ai fait

aucun effort pour les dissimuler sous prétexte de ne pas les imposer ; compte tenu du temps qui m'est imparti, j'ai pensé que tous les exercices d'équilibre académique entre les thèses opposées seraient malvenus, et que, surtout lorsqu'il s'agit de l'essentiel, il faut parler droit et franc. Si certains sont surpris par mes propos, qu'ils sachent que je ne prétends pas tout dire en une demi-heure, et que pas plus qu'eux je n'ai oublié la belle formule du philosophe Alain : « Penser, c'est faire attention à la pensée d'autrui ».

NI L'ENVIE DE VIEILLIR...

Pourquoi ne pas chercher à vous donner "l'appétit de vieillir" ? Dans son **Traité de la vie heureuse**, Sénèque nous déconseille de n'obéir aux nécessités naturelles qu'en traînant les pieds et en rechignant, car il est beaucoup plus sage de les suivre volontiers, et selon Descartes il faut toujours tâcher de se vaincre soi-même plutôt que la fortune et de changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde. Puisque la vieillesse est inévitable, la meilleure façon de la vivre de manière heureuse et libre ne serait-il pas de la désirer ?

Mais si j'essayais ce soir de vous vanter les mérites de la vieillesse et

de vous la présenter sous des traits plaisants, vous seriez en droit de me taxer de sophisme et d'hypocrisie ; vous me reprocheriez de parler de ce que je ne connais pas, — je n'ai pas encore trop vieilli —, de parler des problèmes d'une génération que je ne fréquente pas quotidiennement puisque je m'adresse d'habitude à un auditoire moins âgé, toujours aussi jeune, à chaque rentrée scolaire.

Surtout une objection plus fondamentale ne tiendrait pas à ma personne : pour faire l'éloge de la vieillesse, pour donner l'envie de vieillir, ne faut-il pas de quelque manière discréditer les responsabilités, les tâches, les joies de l'âge adulte ? Peut-on s'acheminer vers une vieillesse heureuse en faisant reposer l'envie de vieillir sur le dégoût de la vie ? Ne serait-ce pas être victime de cette illusion que connaissent bien tous ceux d'entre vous qui ont eu à passer des examens : au fur et à mesure que les heures passaient, ils découvriraient que le sujet qu'ils n'avaient pas choisi présentait des facilités extraordinaires, une clarté, une limpidité dans l'exposé, que le sujet qu'ils avaient retenu refusait obstinément de leur offrir.

C'est une illusion ! Si le sujet que l'on n'a pas traité, ou que l'on n'a pas encore traité, si l'épreuve que l'on n'a pas encore abordée paraît plus facile, c'est précisément parce qu'on ne l'a pas encore abordée et que l'on en méconnaît les difficultés cachées mais réelles. Aussi vouloir donner l'envie de vieillir serait une entreprise malsaine.

...NI LE REFUS DE VIEILLIR

Faut-il pour autant que j'essaie de vous inciter au refus de vieillir et que j'entonne mon air propre dans le grand chœur de la "méopathie" contemporaine? Il y a, vous le savez, beaucoup de nouveautés: la nouvelle cuisine, les nouveaux philosophes, les nouveaux pauvres, et il y a les nouveaux vieux. Ce qui me frappe, c'est la disparité dans le traitement de toutes ces nouveautés. Personne ne vous dira que les nouveaux philosophes ne sont pas des philosophes ou qu'ils ne doivent pas chercher à paraître philosophes; nul ne vous dira que les nouveaux pauvres ne sont pas pauvres, ni qu'ils doivent chercher à dissimuler leur pauvreté.

Mais aux "nouveaux vieux", l'on demande de ne pas être vieux, et principalement de ne jamais le paraître. Cicéron nous avertissait que pour demeurer vieux longtemps, il fallait commencer à l'être très tôt! Aujourd'hui l'on nous répète que pour demeurer vieux longtemps, il ne faut l'être que très tard, et surtout ne le paraître jamais. « A la naissance, on nous donne des valeurs lourdes à porter, Bien et Mal, et à condition que nous acceptions cette dot, on nous pardonne de vivre », déclarait Nietzsche dans **Ainsi parlait Zarathoustra**; aujourd'hui, à beaucoup de vieillards l'on pardonne de vivre à condition qu'ils fassent oublier leur âge, qu'ils se soumettent aux tics, aux stéréotypes, aux habitudes et à l'agitation de la jeunesse.

A cette juvénolâtrie envahissante, l'on peut répondre par un mouvement d'humeur, comme le faisait Montaigne: « Une laideur et une vieillesse avouée est moins vieille et moins laide à mon gré qu'une autre peinte et lissée ». C'est un peu méchant. Mieux vaut la boutade de Tristan Bernard: « A 650 ans, Mathusalem était si bien conservé qu'il en paraissait à peine plus de 375 ». Mais les conséquences ridicules et grotesques de cette juvénolâtrie sont moins graves que ce qu'elle recouvre, c'est-à-dire la perte d'une vérité essentielle.

L'on oublie que parmi toutes les espèces vivantes, l'homme, et lui seul, doit au cours de son existence passer par trois modes de vie différents, et vraiment différents. Quels sont ces trois modes de vie?

Il faut reprendre la vieille légende thébaine et se souvenir de l'énigme que le sphinx posa au jeune Œdipe:

« Quel est l'animal qui se déplace tantôt sur deux pattes, tantôt sur trois, tantôt sur quatre, et qui est le plus faible lorsqu'il est sur quatre pattes? » il s'agit de l'homme, l'enfant à quatre pattes, l'adulte sur ses deux pieds, et le vieillard s'appuyant sur sa canne. La réponse est si facile qu'on se demande où était l'énigme. Or ce qui importe dans la tradition grecque, c'est la spécificité de chacun de ces trois statuts et les modalités du passage d'un statut à l'autre. Si les différences sont brouillées, si la transition ne s'effectue pas de façon heureuse, c'est la ruine de l'individu, c'est le désordre dans la société.

Selon la tradition hindoue, le Dharma, l'ordre du monde, se dégrade progressivement au cours de quatre yugas, des quatre âges, et le passage d'un yuga à l'autre est annoncé par des signes précurseurs, par des troubles dont le principal est que les vieillards, abandonnant la sagesse de leur âge, veulent imiter les jeunes et les copier. René Girard souligne également les méfaits de l'indifférenciation. Dans toute société se développent deux sortes de "mimésis", deux sortes d'initiation fondamentale, la mimésis d'apprentissage par laquelle on copie le comportement d'autrui, – et c'est ainsi que la plupart de nos coutumes peuvent se transmettre –, et la mimésis d'acquisition dont naît le "désir mimétique" qui n'est pas autonome et qui se gonfle de la présence du désir d'autrui: plus autrui désire un objet, plus je le désire à mon tour sans même savoir pourquoi et réciproquement.

Aussi est-il essentiel qu'il y ait des différences culturelles, instituées, pour que l'on sache qui est qui, qui a droit à quoi, et qui fait quoi. Avec les "papas-copains" de ces derniers temps s'est répandue la tendance à estomper les différences entre l'enfance et l'âge adulte; beaucoup veulent aussi effacer la distinction entre la maturité et la vieillesse, et parfois l'on joue même à réduire les personnes âgées au statut de grands enfants.

Je ne chercherai donc pas à vous donner l'appétit de vieillir, ni à vous encourager dans le refus de vieillir. Mais je voudrais, dans cette deuxième partie, vous montrer que toute période de l'existence humaine, tout âge de notre vie, recèle une égale dignité, et que la vieillesse rend possible l'actualisation de virtualités particulièrement riches mais aussi extrêmement fragiles.

UNE ÉGALE DIGNITÉ

Pourquoi devons-nous affirmer l'égalité de dignité de toute partie de l'existence humaine, au même titre que nous devons affirmer, comme la tradition nous l'enseigne, que toute existence humaine, quelle qu'elle soit, mérite d'être respectée? Vous connaissez sans doute la distinction que Kant établit entre le prix et la dignité. Il y a ce qui a un prix, ce qui peut se comparer, se mesurer et s'échanger, et il y a la dignité de la personne humaine. Un être humain peut se définir par l'ensemble des relations qu'il entretient avec tous les objets qui l'environnent, objets naturels, objets sociaux et culturels, et dans ces différentes relations l'individu fait preuve de ses capacités, réalise des performances, goûte du plaisir, et parfois obtient la considération publique.

Mais la dignité fondamentale de l'être humain ne réside pas dans ces multiples relations. Elle tient à ce que chacun de nous est secrètement, mystérieusement, mystiquement pourrait-on dire, en rapport avec le centre du tout. Dans un cercle, chacun des points pris sur la circonférence est en rapport avec les autres points à travers des médiations qui peuvent être plus ou moins complexes, et pourtant tous les points sont à égalité puisque chacun a un accès direct au centre du cercle. La véritable dignité de l'homme réside dans cette relation, cette jonction avec le centre, avec l'absolu. Si nous sommes des êtres dignes de respect, c'est que nous sommes fondamentalement "blés-ca" ou "chés-bran", comme a dit quelqu'un, nous sommes "branchés" sur l'absolu, nous sommes "cablés" à ce qu'il y a de meilleur dans l'univers.

Certes cette liaison n'est pas forcément visible, et elle est fragile; ce n'est pas un énorme câble métallique, c'est plutôt de la fibre optique, quelque chose d'extrêmement ténu, qu'il suffit de savoir exciter pour que passent des messages d'une immense richesse. Voilà ce qui fait qu'à chaque instant de notre vie, nous avons une dignité et une valeur infinie. Mais il n'est pas facile de le reconnaître.

Ceux qui ont suivi le procès Barbie se souviennent des témoignages concernant les enfants d'Izieu, enlevés, déportés, voués à la mort dans les crématoires. En déposant, la plupart des témoins, très certainement à juste titre, ajoutaient que tous ces enfants étaient éveillés et intelligents. Les articles de presse insistaient, je dirais "lourdement", sur le fait qu'ils étaient

tous intelligents. Et moi, je pose la question : si un seul d'entre eux eût été moins intelligent ; la grandeur du crime contre l'humanité en eût-elle été diminuée ? Répondre non, c'est affirmer que chacune des parties de notre vie, comme chacun des hommes qui est sur terre, possède cette dignité fondamentale qui n'est pas liée aux performances ni aux apparences, puisque le rapport à l'absolu peut s'actualiser dans un simple geste, dans un sentiment muet, dans une élémentaire élévation de l'âme, souvent brève et inavouée.

En raison de cette égalité fondamentale, la vieillesse n'a rien à envier d'essentiel ni à l'enfance ni à la maturité. En outre, comme l'enfance et la maturité, elle rend possible l'actualisation de certaines virtualités qui lui sont propres.

L'HUMILITÉ VÉRITABLE

De manière privilégiée la vieillesse permet l'accès à la conscience de notre personnalité singulière, la prise en compte de notre responsabilité globale. Un être humain n'est pas seulement une chose ou une substance, c'est un sujet, au sens où Hegel disait qu'il faut penser l'absolu non pas comme substance mais comme sujet. La substance, même lorsqu'on la pense sous la forme de l'énergie et de la force, est ce qui reçoit des accidents, ce qui agit et produit des effets, mais elle ne comprend ni réflexion ni intériorisation.

Par contre le sujet qui agit, qui s'extériorise, se projette hors de lui-même, s'objective, accède à sa vérité profonde lorsque cette sortie de soi-même est suivie du moment de la reconnaissance, comme lorsque physiquement nous nous regardons dans le miroir ; nous acceptons de voir notre visage nous quitter, il est là, devant nous, et si quelqu'un casse le miroir, il ne nous a pas cassé pour autant la figure ! C'est bien quelque chose d'autre, mais nous nous reconnaissons parce que nous pensons que ce qui est devant nous, ce qui est désormais à distance de nous, c'est encore nous-mêmes. Il faut donc que dans la vie nous ayons le temps de faire ce retour, ce mouvement de récupération, d'appropriation, de négation de la dispersion.

Grâce à l'étape de la vieillesse, grâce à l'apaisement de l'activité, nous pouvons nous assumer et parvenir à la vérité de nous-mêmes. Selon saint Bernard, "humilitas est verissima agnition sui" ; l'humilité ne consiste pas à se



Forum des personnes âgées organisé à Chadrac le 12 octobre 1987.

ravaler plus bas que terre, ni à se dénigrer, c'est une très réelle, très exacte et très profonde connaissance de soi-même. Cette humilité véritable n'est possible que dans la vieillesse. Elle exclut la morne rumination des détails de l'existence écoulée, mais elle saisit l'unité profonde qui est bien souvent restée cachée tout au long de nos activités, parce que jusque là l'étendue des possibles était encore trop vaste. Désormais, les possibles s'étant triés d'eux-mêmes, nous savons ce que nous sommes, parce que nous savons ce que nous avons été et nous ne nous leurrons plus en croyant illimité le champ de nos capacités.

UN REGARD ENRICHISSANT

Le regard que le vieillard porte sur autrui peut être désintéressé, attentif à ce qu'il y a d'unique et de singulier, plein d'indulgence, comparable à celui de l'artiste. En pleine action nous ne pouvons pas goûter les réalités pour elles-mêmes, car nous jetons alors sur le monde et sur les êtres qui nous entourent un regard à la fois universel et abstrait, partiel et partial, soumis aux exigences de la finalité externe. Lorsque nous agissons, nous voyons les êtres et les choses comme des obstacles ou comme des moyens, nous les classons dans des catégories, nous ne les voyons que sous un aspect, abstraitement, partiellement. L'on a tort de dire que l'amour est aveugle, car l'amour voit plus, il voit autrement, il ne classe pas l'être dans une hiérarchie d'utilités, il le voit en intégrant ses différents traits, physiques, affectifs, intellectuels, au sein d'une réalité concrète, unique, absolument irremplaçable. Ainsi le regard de l'artiste pose le singulier ; la considération d'une chose singulière est un luxe au dire de Bergson qui nous rappelle que pour la vache qui broute, le brin d'herbe n'existe pas, son individualité est gommée.

Dans le calme de la vieillesse s'éveille la capacité de porter un regard désintéressé sur les moindres réalités, sur chaque être singulier, et même sur

ces réalités en devenir que sont l'enfant ou l'adolescent. Voilà sans doute l'explication de cette connivence profonde qui naît souvent entre le vieillard et l'enfant. Certes les parents aiment leurs enfants dont ils ont la charge et le souci, mais l'adulte s'inquiète toujours au sujet de l'enfant, parce qu'il le voit en fonction de son avenir. Le vieillard, par contre, voit l'enfant pour lui-même, et ainsi il lui apprend qu'il n'est pas seulement une transition, une préparation mais que sa vie mérite d'être considérée, aimée, goûtée présentement.

Ce regard qui enrichit l'existence singulière, qui donne valeur même à ce qui est transitoire, seul le vieillard peut l'apporter. C'est pourquoi, s'il est regrettable que le regroupement des vieillards loin de chez eux détruit leurs habitudes, il est encore plus grave que leur soit ainsi ôté le spectacle touchant, proche, vivant, émouvant, sur lequel ils pourraient justement poser ce regard contemplatif et enrichissant. Croyez-vous qu'ils puissent encore le faire devant un écran de télévision ?

LE DON ABSOLU

Malgré la sérénité et le désintéressement dont il est capable, le vieillard peut aussi se demander avec inquiétude s'il ne sera pas à son tour une charge, une gêne pour autrui. S'il est vrai qu'il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir, quelle doit être la tristesse de ceux qui estiment qu'ils ne peuvent plus rien donner ! Nous arrivons au dernier point, à ce qui est le plus fondamental, et certainement le plus difficile à saisir, et à vivre, à savoir la compréhension du don absolu.

Le don parfait, achevé, est absolu en ce qu'il n'est pas relatif. Habituellement lorsque nous donnons, nous donnons quelque chose, nous donnons autre chose que le don, il y a une dualité entre l'objet donné et l'acte de le donner. Le don absolu porte le don lui-même, il consiste à donner la faculté de donner. On peut le faire en donnant des choses à donner, mais il

faut aussi et surtout accepter de recevoir. Accepter de recevoir, en sachant que l'on ne pourra jamais rendre, en sachant que l'on sera peut-être toujours débiteur.

Bien des personnes âgées diront : « Oui, mais je ne veux pas les ennuyer, je ne veux pas les gêner ». Souvent derrière cette revendication d'autonomie, cette volonté de n'être à la charge de personne, un doute secret ronge l'âme : « Et s'ils n'étaient pas suffisamment généreux ? » Ne vouloir rien devoir à personne, n'est-ce pas aussi une forme de mépris, n'est-ce pas croire que les autres sont incapables d'un don gratuit et généreux ? Parce qu'il a l'expérience de la vie, parce qu'il connaît le prix du dévouement, parce qu'il n'ignore pas combien l'on peut être déçu, le vieil-

lard seul peut accorder une confiance exempte de toute naïveté à ceux qui dans le service obscur et quotidien découvrent la joie de donner.

LE DOUBLE VIATIQUE

Je n'ai pas cherché à vous donner l'envie de vieillir ; je ne vous ai probablement pas empêché de refuser de vieillir. J'ai seulement voulu vous donner quelques raisons de bien vieillir ; tout moment de l'existence humaine a une dignité infinie et la vieillesse seule rend possible certaines actualisations. D'abord l'accès à la véritable humilité, à la connaissance de sa singularité personnelle ; ensuite, la possibilité de jeter sur toutes choses un regard désintéressé, quasi divin, pour lequel il n'y a plus d'inégalités, mais des différences enrichissantes ; et enfin la

possibilité d'aller jusqu'à ce don absolu, ce don parfait dont la pauvreté est la condition nécessaire et suffisante.

Que vous donner comme viatique au terme de ce bref exposé ? Que ceux qui ne croient pas au ciel méditent simplement cette formule de Nietzsche : « Quel est le sceau de la liberté recouvrée ? Ne plus avoir honte de soi-même ! » Quant à ceux qui croient au ciel, qu'ils se répètent chaque jour les paroles du prophète Michée (6, 8) : « On t'a fait connaître, homme, ce qui est bien, ce que Yhavé réclame de toi ; rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse, et de marcher humblement avec ton Dieu ».

Oui, cela suffit.